
La « nature » des éleveurs : sur les représentations de la biodiversité dans les Alpes du Nord

Raphaël Larrère, Philippe Fleury et Loriane Payant



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1846>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Raphaël Larrère, Philippe Fleury et Loriane Payant, « La « nature » des éleveurs : sur les représentations de la biodiversité dans les Alpes du Nord », *Ruralia* [En ligne], 21 | 2007, mis en ligne le 11 avril 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/1846>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

La « nature » des éleveurs : sur les représentations de la biodiversité dans les Alpes du Nord

Raphaël Larrère, Philippe Fleury et Loriane Payant

- 1 L'enquête dont nous fournissons ici les principaux enseignements, a été conçue à partir de quelques hypothèses, que nous voulions mettre à l'épreuve. D'abord, nous savions que le terme même de « biodiversité » ne fait pas partie du vocabulaire spontané des agriculteurs. Ensuite nous avons de bonnes raisons de penser que les éleveurs des Alpes du Nord ont une connaissance et une représentation de la biodiversité différentes de celles des militants de la protection de la nature et/ou des gestionnaires de l'environnement. De par leur vie quotidienne, les éleveurs ont rapport à une « nature » ordinaire, plus ou moins favorable à leurs activités, plus ou moins agréable à côtoyer, alors que protecteurs et/ou gestionnaires s'intéressent plus volontiers à une nature « remarquable » (ou « menacée »), indépendamment de son utilité ou de ses inconvénients. Notre hypothèse était donc qu'il y a une biodiversité que les éleveurs considèrent et utilisent comme un atout, une autre qui suscite leur intérêt, satisfait leur goût du beau, ou stimule leur curiosité, et une diversité biologique dont ils ne saisissent pas d'emblée l'intérêt ou qu'ils considèrent comme une contrainte, voire comme une nuisance. L'enquête a eu pour objectif de fournir des éléments sur la façon dont des éleveurs perçoivent et utilisent *leur biodiversité*, ainsi que sur la façon dont ils perçoivent et apprécient *la biodiversité des autres*.
- 2 Lors d'une étude précédente, nous avons suivi des négociations, entre différents acteurs, concernant des opérations relatives à la préservation de la biodiversité¹. Nous avons alors repéré que les agriculteurs prétendaient volontiers « connaître la nature », autant et même plus – mais différemment – que les « écolos ». Aussi avons-nous choisi d'aller interroger des éleveurs qui, selon les dires de leurs collègues, avaient une bonne connaissance de la faune et/ou de la flore. L'enquête a porté sur une trentaine d'exploitations (27 entretiens exploitables) réparties en trois régions : deux zones avec un fromage bénéficiant d'une Appellation d'origine contrôlée (AOC reblochon dans les

Bornes en Haute-Savoie et AOC beaufort dans le Beaufortain en Savoie), et un Parc naturel régional (le Vercors).

- 3 Les entretiens ont été semi-directifs. Après un recueil classique de renseignements sur l'exploitation, son histoire, le parcours de l'exploitant et celui de ses proches, une première partie de l'enquête portait sur les connaissances de l'éleveur en tant que professionnel. Chacun était ainsi interrogé sur la flore de ses parcelles (prairies de fauche, pâtures, parcours et alpages) et sur son éventuelle évolution. L'objectif était de saisir : 1/ la manière dont l'éleveur prend en compte la diversité de ses parcelles et de leur végétation dans ses pratiques ; 2/ les espèces dont il recherche la présence et celles dont il redoute le développement ; 3/ la valeur qu'il attribue à la diversité floristique (qualité du foin, appétence de l'herbe, qualité des fromages) et les observations qu'il pratique pour caractériser la valeur de l'herbe (physionomie de la végétation, couleur, port de l'herbe, abondance de certaines espèces,...).
- 4 Après une transition, au cours de laquelle on demandait à l'éleveur, en tant qu'habitant des lieux, de décrire l'évolution du paysage, nous l'interrogeons moins longuement, sur la flore (autre que celle des prairies), la faune et la nature en général. Ce n'est qu'à la fin de l'entretien que le terme de biodiversité était prononcé : on demandait alors à l'exploitant s'il pensait qu'il fallait la préserver et s'il comptait faire quoi que ce soit pour cela.
- 5 Le présent article ne détaillera pas l'ensemble des résultats de ces entretiens. Il se focalisera sur la façon dont nos interlocuteurs, en dehors de leurs savoirs et savoir-faire professionnels, parlent de la flore, de la faune, du paysage, de la nature... et finalement de la biodiversité ².

Usages de la nature

- 6 Une première remarque s'impose : « nos » éleveurs ne sont pas, ou ne sont plus chasseurs. Un seul chasseur sur 27 exploitants. Il chasse chevreuils et sangliers, mais son épouse a abandonné toute pratique, car il y a de moins en moins de lièvres et elle n'aimait chasser que le lièvre. Un éleveur prétend, sans enthousiasme apparent, qu'il va se mettre à chasser, pour lutter contre la prolifération des sangliers ; cinq autres, au contraire, qui ont chassé jadis, ont abandonné cette pratique depuis plusieurs années et n'ont nullement l'intention de renouer avec elle. L'argument généralement avancé est que les exploitants n'ont plus le temps de chasser : cela allait bien quand on avait une dizaine d'hectares et quelques vaches, maintenant que l'on travaille sur de plus grandes surfaces avec un parcellaire très morcelé, que l'on élève autant de vaches que l'on peut et qu'il faut entretenir des pâtures qui s'embroussaillent, on n'a plus le temps de chasser.

La chasse n'est plus ce qu'elle était

- 7 Cela dit, onze exploitants (dont tous les anciens chasseurs), tiennent des discours très critiques sur la chasse et sur les chasseurs. De façon générale, on reproche aux chasseurs de ne pas « suivre le plan de chasse », de laisser cerfs et chevreuils pulluler et d'être incapables de contrôler les populations de sangliers. Pire, les chasseurs n'hésitent pas à agrainer les sangliers avec « des bidons de maïs » pour les fidéliser sur le territoire de la commune. Quelques exploitants ayant des parcelles en bordure de réserve estiment en outre qu'avec la progression des friches et des forêts et, compte tenu du fait qu'il n'y a

jamais eu autant d'ongulés sauvages, il n'est plus nécessaire de maintenir des réserves de chasse.

- 8 Ce que ces éleveurs critiquent, ce n'est pas la chasse en tant que telle, mais ce qu'elle est devenue. Ainsi Bertrand, qui « avait pour passion de chasser le coq de bruyère avec un chien d'arrêt », explique que « la chasse, c'est un équilibre de la nature ». À l'appui de cette affirmation, il signale que dans le canton de Genève, où il n'y a pratiquement plus de chasse, cerfs et sangliers pullulent et sont responsables de dégâts importants. Selon lui, il faut que la chasse soit réglementée, mais qu'elle existe. S'il dit avoir aimé voir les coqs de bruyère et le « sport que ça faisait » de les approcher, il ne supporte guère la chasse où l'on reste posté, et réprouve toutes les formes de battues. Vincent, un autre ancien chasseur qui affectionnait la bécasse et le lièvre, mais ne négligeait pas de chasser le « gros gibier à l'approche », dit avoir cessé de chasser parce qu'il « n'a pas la même philosophie de la chasse que la société de chasse ». Il est aussi certain, comme l'a montré Sergio Dalla Bernardina, qu'aller aux chamois (aux chevreuils ou aux cerfs), avant que l'on instaure les plans de chasse, était l'envers de l'activité agricole³. Les paysans y appréciaient une liberté qui contrastait avec les routines et les servitudes quotidiennes de l'élevage. Les plans de chasse sont alors venus réglementer, programmer, contrôler ce qui était jadis l'espace de liberté de ces paysans. Fidèles aux « chasses de jadis », de nombreux éleveurs supportent mal, comme l'a montré Isabelle Mauz, les contraintes de la chasse contemporaine⁴.
- 9 Certains expliquent que la chasse est devenue un loisir, que les chasseurs ne sont plus « paysans » et que, voulant avoir du gibier en abondance, ils refusent d'augmenter les quotas, voire de réaliser le plan de chasse, parce que les fortes densités de gibier ne les dérangent pas. Plus revendicatif encore, Christian estime que la chasse est devenue « un sport de luxe qui rapporte de l'argent, au détriment des agriculteurs, car ce sont les agriculteurs qui nourrissent les animaux sauvages » : dans sa commune, il y a une bonne douzaine de cerfs, qui « appartiennent à une société de chasse » et qui « bouffent comme des génisses ». Enfin, un éleveur du Vercors, qui a chassé deux ans avec son père – et a abandonné depuis lors – dit avoir « peu d'amitié pour la chasse telle qu'elle se pratique ». Il reconnaît qu'il y a trop de cervidés, que cela pose des problèmes, mais il dit aimer la faune sauvage et estime que « les chasseurs en tuent bien assez ». Sans doute y a-t-il contradiction entre les éleveurs (dont lui) qui veulent défendre leur bien et les chasseurs pour qui le gibier est un loisir, mais s'il y a trop d'ongulés sauvages, les chasseurs n'y sont pas pour grand-chose : « c'est une prolifération naturelle ». Beaucoup d'espace a été abandonné et s'est couvert de buissons et d'arbres, il y a de la nourriture disponible et il n'y a plus de prédateurs.
- 10 Les moins critiques considèrent que la chasse devrait être un service public : eux-mêmes se félicitent que les chasseurs de leur commune soient parvenus à limiter le nombre de sangliers, de cerfs et de chevreuils et qu'ils tirent aussi sur les renards, à qui l'on reproche souvent de tuer, aussi bien quelques volailles, que les coqs de bruyère, les lièvres et les marmottes.

« Cueillir la montagne »⁵

- 11 Si ces éleveurs des Alpes du Nord ne sont pas (ou ne sont plus) chasseurs, la plupart d'entre eux prennent le temps de cueillir. Ainsi, sur 27 exploitants, 23 pratiquent diverses cueillettes. Une quinzaine vont systématiquement aux champignons : les éleveurs du

Vercors en ramassent une gamme assez étendue d'espèces (de cinq à dix selon les cas). On cueille volontiers aussi des plantes pour faire des tisanes ou de l'eau de vie (une douzaine de cas) et, bien entendu, systématiquement, des baies à confiture (myrtilles, framboises, églantier, mûres). La cueillette des simples est assez rarement signalée (cinq fois) et seuls le pissenlit (les pieds pour la salade, les fleurs pour les confitures) et l'ortie (pour la soupe) sont cités à deux reprises comme plantes de cueillette à destination alimentaire. En dehors des plantes fourragères, 85 espèces végétales ont été citées au cours de l'enquête. À l'exception des plantes à belles fleurs⁶, les espèces citées par plus de cinq exploitants sont toutes des plantes de cueillette : myrtilles, framboises, églantiers, fraises des bois pour les confitures, gentianes jaunes et génépi pour les liqueurs, thym, cumin et serpolet pour la cuisine et les tisanes, l'arnica enfin pour se soigner.

- 12 La cueillette concerne aussi les bouquets, à ceci près que certains éleveurs préfèrent voir les fleurs *in situ*. Mais, quelles qu'en soient les motivations, ces cueillettes relèvent d'un « passe-temps » plus que d'une activité systématique et programmée.

Un point de vue professionnel et une conception « agricolocentrée » de la nature

- 13 Lorsqu'ils n'évoquent pas leurs cueillettes, c'est d'abord en tant qu'éleveurs que nos interlocuteurs parlent des espèces et des milieux naturels. C'est aussi du point de vue de leur métier qu'ils évaluent les plantes et les animaux sauvages.

Diversité des pelouses, diversité des pratiques

- 14 Toute la partie de l'enquête consacrée à la façon dont ces éleveurs apprécient la variété de leurs parcelles et la diversité de la flore prairiale, montre que c'est avec le point de vue de la production (en particulier laitière ou fromagère pour ceux qui transforment le lait à la ferme) que sont évaluées les espèces végétales, les milieux et les types de pelouses. Tous se préoccupent de l'appétence de l'herbe fraîche et du fourrage sec. Certains expriment aussi une relation entre la qualité du fourrage (laquelle dépend de la composition spécifique de chaque parcelle) et la qualité des fromages.
- 15 Sur le terrain, les éleveurs caractérisent ainsi ce qu'est à leurs yeux une « bonne prairie ». D'abord, une bonne prairie n'a pas d'espèces envahissantes ou en a peu : ombellifères, géranium, vératre, rumex. Ensuite, une « bonne prairie » est une prairie diversifiée. Trois types de discours assez différents ressortent pour en parler et finalement c'est à plusieurs formes de diversité qu'ils renvoient. Les agriculteurs ayant des objectifs de production fourragère assez élevés, en particulier dans les Bornes et le Beaufortain, parlent du rapport entre les graminées et les légumineuses, auxquelles s'adjoignent quelques dicotylédones. Les alpagistes et les agriculteurs plus « traditionnels » parlent des petites fleurs (trèfles sauvages, pissenlits, etc.) qui donnent du goût au fromage. Enfin, d'autres agriculteurs, surtout dans le Vercors, parlent de la multitude des espèces sans forcément les inventorier (l'un ayant néanmoins une curiosité, et peut-être même une compétence de botaniste).
- 16 Ces conceptions de la diversité relèvent bien toutes d'une approche fourragère et pastorale. En effet, les formes de diversité de la prairie que les agriculteurs évoquent et repèrent sur le terrain sont systématiquement celles qui ont des conséquences sur la

qualité de l'herbe ou du foin. C'est ainsi que l'explique un éleveur : « derrière chaque paysan il y a la valorisation des prairies par ses bêtes. Quand il regarde ses prairies, il se met à la place de la vache ».

Le gibier en surnombre

- 17 Le rapport professionnel à la nature est manifeste dans la manière dont sont évalués les animaux sauvages en fonction de la façon dont ils interfèrent avec le travail de l'éleveur et de l'ampleur des dégâts dont ils sont responsables. N'étant plus chasseurs dans leur grande majorité, ces exploitants n'ont avec les gibiers ⁷, qu'un rapport médiatisé par leur travail d'éleveur.
- 18 Champion toute catégorie du gibier détesté : le sanglier. Les trois seuls interlocuteurs qui disent les tolérer précisent que, dans leur commune, les chasseurs ont fait un effort et qu'il y a moins de sangliers depuis quelques années. Sans tous aller jusqu'à dire, comme Jean-Paul, que « les sangliers c'est l'enfer », tous leur reprochent de retourner le sol : non seulement ils mettent de la terre dans l'herbe, ce qui fait du mauvais foin et du mauvais lait mais, en outre, ils obligent à remettre les terrains défoncés en état. Les sangliers ne sont pas montagnards, ils sont remontés des vallées il y a une vingtaine d'années et cela n'a cessé d'empirer. On accuse le comportement des chasseurs. En plaine, ceux-ci ont tout fait pour que les populations de sangliers augmentent : non contents d'agrainer, ils auraient, selon certains, épargné les femelles et même effectué des croisements avec des verrats, parce que les cochongliers ⁸ seraient encore plus prolifiques (et c'est peu dire !) que les sangliers. Ces sangliers et ces hybrides (ou supposés tels) sont remontés des vallées à cause de leur surpopulation et de l'urbanisation. Cette invasion (car le sanglier est assimilé à une espèce invasive) a été favorisée par les chasseurs de montagne, qui les ont à leur tour agrainés, pour les fixer sur leur territoire de chasse. Mais, à côté de ces explications qui entretiennent le conflit larvé entre éleveurs et chasseurs, certains avancent des causes plus « naturelles » : la déprise des zones en forte pente a permis aux sangliers de trouver un habitat forestier là où jadis tout était cultivé et, les hivers étant plus doux depuis de nombreuses années, les sangliers ne sont plus contraints de descendre en plaine. Néanmoins le sanglier, par les dégâts qu'il occasionne, comme par la relative nouveauté de son apparition, est bien considéré comme une bête nuisible.
- 19 Cerfs et chevreuils sont des animaux nouveaux, plus récents même que les sangliers. Ils seraient arrivés il y a une dizaine d'années : certains auraient été introduits par les chasseurs, d'autres ont simplement remonté les vallées, pour les mêmes raisons, et par les mêmes voies que les sangliers : surpeuplement, reboisement des pentes, volonté des chasseurs de maintenir une forte densité de population. Dans l'ensemble, le cerf, qui quitte plus volontiers la forêt et qui « mange comme une génisse » selon les uns, « comme une grosse génisse » selon d'autres, est plus mal accepté que le chevreuil. Ainsi, seize éleveurs se plaignent de dégâts, sans doute moins gênants que ceux des sangliers : les cerfs se contentent de manger l'herbe au printemps et, parfois, de « casser les clôtures ». Quatre de ces éleveurs estiment néanmoins ces dégâts supportables et deux autres affirment que la gêne occasionnée est le prix qu'ils ont à payer pour le plaisir de voir ces belles bêtes. En d'autres termes, on ne voudrait pas se débarrasser des cerfs, mais on aimerait qu'ils soient moins nombreux. Si la plupart de ceux qui se plaignent de dégâts voudraient que les chasseurs adoptent un plan de chasse plus strict, ou réalisent des « purges ponctuelles », cet éleveur du Vercors, qui « adore les regarder » n'exige pas « un

plan de chasse plus rigoureux... parce que les cerfs ne cassent pas les fils électriques quand on leur fiche la paix ». Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une chasse plus efficace n'entraverait pas les causes « qui font augmenter les populations » : la déprise agricole et l'absence de prédateur.

- 20 Souvent associés aux cerfs dans les discours, les chevreuils importunent moins les éleveurs. Trois d'entre eux seulement s'en plaignent, mais ils précisent qu'ils ont des prés « en bordure de réserve » ; neuf autres, tout en signalant une concurrence sur l'herbe s'accommodent d'autant plus de leur présence que les chevreuils, plus farouches que les cerfs, sortent peu des forêts... et qu'étant moins lourds, ils sont moins voraces ; tous les autres évoquent les chevreuils sans commentaire (sinon qu'ils font des dégâts dans les sapinières, ce qui ne semble pas les scandaliser outre mesure).
- 21 Chamois et bouquetins, sans doute parce que ce sont des ongulés de la montagne, sont plus généralement appréciés lorsqu'ils sont évoqués, et nous verrons que les critiques qui leur sont adressées ne portent pas sur la gêne qu'ils occasionnent, même si les chamois aussi « ça bouffe de l'herbe ».

Une faune plus ou moins nuisible

- 22 Les autres mammifères sont diversement évalués en raison de la densité de leur population (ou de la rareté de leur présence) et des interactions qu'ils ont ou peuvent avoir avec l'activité d'élevage. Seules deux espèces sont unanimement appréciées par ceux qui les évoquent (dix éleveurs) : le lièvre et le lièvre variable. On prétend aimer les voir et que, si c'est de plus en plus rare, c'est à cause des prédateurs, le renard en particulier. À l'inverse, le blaireau (cité neuf fois et dont on prétend que ses effectifs sont en forte croissance) est clairement désigné comme nuisible, même par ceux qui n'ont pas à s'en plaindre encore. Selon les uns, « les blaireaux ravagent les jardins », quand d'autres prétendent (non sans exagération) que c'est un peu « comme le sanglier ».
- 23 Cité quatorze fois, le renard fait l'objet d'appréciations contrastées. La moitié des éleveurs qui en parlent évoquent moins des ravages dans les poulaillers (mais il est vrai que plusieurs d'entre eux n'ont plus de volaille) que le fait que les renards mangent les jeunes lièvres, les jeunes marmottes, les coqs de bruyère (animaux généralement appréciés). L'autre moitié estime que les inconvénients du renard sont balancés par le fait que ce « bel animal » (trois éleveurs insistent sur la beauté de ce prédateur) est aussi un auxiliaire de l'agriculteur, puisqu'il débarrasse (aussi bien que les buses, les aigles et les martres) les prés et les champs de la « vermine » (campagnols, souris, mulots)⁹.

Les marmottes controversées

- 24 Dans les zones centrales des parcs nationaux de la Vanoise et des Écrins, les marmottes sont, si l'on en croit les alpagistes, responsables de dégâts importants, faisant des trous partout dans les prairies : quand on fauche, on casse le matériel, on mélange de la terre au foin et cela donne une fermentation butyrique ; enfin les vaches se font mal en trébuchant dans les terriers. Il y a ainsi une forte demande pour que les parcs protègent les éleveurs d'un animal prolifique. Dans notre échantillon, les marmottes ne sont pratiquement évoquées que dans le Beaufortain¹⁰. Un seul éleveur émet une appréciation défavorable à l'animal : il n'en avait pas dans son alpage jusqu'à ces dernières années ; depuis, elles prolifèrent en raison des hivers doux, « les touristes sont contents, ils voient

des marmottes », mais il y a des dégâts dans les prairies, et les terriers « sont dangereux pour les pattes des vaches ». À l’opposé, deux de ses collègues aiment bien les marmottes, surtout pour des raisons esthétiques : « c’est joli à voir », « c’est le spectacle » ; une fois habituées aux vaches, elles sortent au milieu du troupeau : « c’est un grand espace, il y a de la place pour tout le monde ». Entre ces deux positions, sept éleveurs expliquent que, pour eux, les marmottes font partie du décor, que les dégâts ne sont pas graves et que leurs effectifs se maintiennent du fait de la prédation.

- 25 Ceux qui se plaignent le plus des marmottes en Vanoise sont des éleveurs de Maurienne, qui ont encore des prairies de fauche en altitude. Il en est de même, selon Isabelle Mauz et Céline Granjou ¹¹ sur le plateau de Charnières dans les Écrins. Les prés de fauche y sont envahis de terriers. Il est certain que ceux-ci diminuent la qualité du foin. Il est aussi certain que cette situation fournit aux exploitants l’occasion de mettre les parcs de la Vanoise et des Écrins en contradiction avec eux-mêmes – plaisir dont peu d’exploitants qui utilisent la zone centrale d’un parc national se priveraient. En effet, ces deux parcs ont milité en faveur du maintien de la fauche en altitude. Ils ont grandement participé aux mesures agri-environnementales prises en faveur de cette pratique. Or, dans le même temps, ils peinent, aux yeux des agriculteurs, à prendre des mesures suffisamment efficaces pour contrôler les marmottes. Dans le Vercors, les Bornes et en Beaufortain, les marmottes sont plus rares et l’on pratique moins (ou pas) la fauche en altitude. Les problèmes sont donc bien moindres et, comme les rapports avec les gestionnaires de l’environnement sont plus lointains, il n’y a guère d’occasion de les taquiner avec les marmottes.

Loups et loups-cerviers

- 26 Les grands prédateurs nous ont réservé quelque surprise. Nous nous attendions à ce qu’il soit systématiquement question du loup, et que lynx ou loups soient aussi systématiquement dénoncés que les sangliers. Or il a été relativement peu question de ces « grands prédateurs » et nous avons récolté à leur sujet des propos relativement nuancés.
- 27 Discret, le lynx n’est cité que cinq fois, toujours sur le mode : « on dit qu’il y a du lynx ». Personne n’en a vu, et le seul qui évoque une rumeur selon laquelle un lynx aurait tué des brebis dans le Beaufortain, n’y croit guère : « la source n’est pas sûre, chien ou lynx ? ».
- 28 Lors de l’enquête, le loup était déjà présent en Vercors et l’on craignait qu’il ne s’aventure jusque dans le Beaufortain. Sur les seize éleveurs concernés, huit ont parlé du loup (et un autre dans les Bornes). Seuls deux d’entre eux ont manifesté leur volonté de voir disparaître cet animal. Le premier estime que « ça devrait être interdit », que « l’on n’a pas besoin de ça ici » et que ce genre de bête est « à éliminer ». Le second se réjouit de ce qu’il n’y ait pas encore de loup dans le Beaufortain. S’il s’était présenté : « on s’en serait débarrassé » prétend-il, non sans forfanterie. Les autres préfèrent manifestement ne pas avoir affaire avec la bête, mais ils s’interrogent. Pierre, dans le Vercors, sait qu’il y a des attaques, mais il se demande si toutes sont attribuables au loup. Il rappelle qu’il y a des chiens errants sur le plateau et reprend à son compte la rumeur selon laquelle des propriétaires de chiens de traîneaux ont croisé leurs bêtes avec des loups pour obtenir de meilleures performances. Ceci dit, « réintroduit ou pas », il y a des loups sur les hauts plateaux, Pierre en est convaincu, « mais il ne faut pas tout leur mettre sur le dos ». Certes, Pierre n’élève pas de brebis et pourrait être accusé d’indifférence. Bien que son troupeau ait été régulièrement attaqué, son collègue, Christian, « apprécierait les loups »

s'il n'élevait pas de moutons et si le loup laissait les moutons en paix : grâce à ce prédateur il y a de moins en moins de chevreuils et de mouflons. C'est le même point de vue que développe un chevrier du Beaufortain : les loups, parce qu'ils peuvent diminuer la densité des ongulés sauvages, il « les aime bien... mais de loin ».

- 29 Le problème est bien que les loups ne restent pas en place. Si, avant l'arrivée du loup, on en parle peu, il n'en est plus de même lorsqu'il fait des ravages¹². Présents en Maurienne, et dans le massif de Belledonne depuis quelques années, les loups poussent désormais en direction de la Tarentaise, des Bauges, du Beaufortain : ils ont tué environ 500 brebis en Vanoise au cours de l'été 2005 et certains se sont même attaqués à des génisses. Si nous avons effectué la même enquête à l'automne 2005 ou en 2006, nous aurions certainement recueilli des discours plus nombreux, plus véhéments et plus hostiles au loup.

Un monde structuré entre sauvage et domestique

- 30 La domination d'un point de vue professionnel sur la nature a pour condition que l'on puisse effectuer une distinction claire entre ce qui relève de la « nature sauvage » et ce qui relève de la « nature domestiquée ». Elle a en outre pour conséquence de renforcer une vision du monde polarisée par l'opposition du sauvage et du domestique. Or, ces éleveurs sont confrontés à un processus de déprise agricole. Ses conséquences sont d'une part la progression des friches et des peuplements forestiers et, de l'autre, un dynamisme de la faune sauvage, que facilitent les pratiques des sociétés de chasse. Les frontières entre le sauvage et le domestique sont remises en cause. L'ensauvagement gagne, par les transformations du paysage, comme par la présence d'animaux sauvages en quantités croissantes en des lieux où ils étaient jadis ignorés.
- 31 C'est la raison pour laquelle tous les éleveurs interrogés sur l'évolution du paysage végétal insistent sur la « fermeture » des parcelles, sur « la forêt qui gagne », sur les « épines que l'on ne peut plus maintenir en respect » ; et c'est pourquoi beaucoup d'entre eux se sont engagés dans des opérations d'entretien du paysage.

Que chacun reste à sa place !

- 32 Des animaux sauvages, il en faut certes, et comme plusieurs éleveurs l'ont exprimé, il y a assez de place pour tout le monde. Mais les éleveurs ne supportent pas qu'ils interfèrent avec les animaux domestiques (concurrence sur l'herbe, risques de contagion) et entendent qu'ils restent « à leur place », c'est à dire dans l'espace sauvage – et plutôt celui d'il y a 30 ou 40 ans que celui qui, de nos jours, envahit l'espace domestique. Cerfs et chevreuils, s'ils voulaient être appréciés, devraient rester dans les bois, les chamois se partager entre forêts et rochers et les bouquetins seraient bien inspirés de ne fréquenter que les falaises. Qu'ils débordent de cet espace où ils ont leur « place », qu'ils investissent le territoire des vaches et des moutons, et le scandale arrive, même si les dégâts sont relativement faibles (comme ils le sont dans le cas des chevreuils, des chamois et des bouquetins).
- 33 Aussi les animaux sauvages doivent-ils être farouches¹³. On reproche souvent aux cerfs, mais aussi aux chamois et bouquetins, de s'être accoutumés aux hommes et d'être effrontés. Espèces de montagne, chamois et bouquetins sont mieux acceptés que les ongulés qui ont envahi la région depuis une ou deux décennies. Si on leur reproche d'être

néanmoins trop nombreux, ce n'est pas tant en raison de ce qu'ils ôtent l'herbe au cheptel, que parce que leur trop grande densité a déjà été à l'origine de maladies (on évoque la kérato-conjonctivite ¹⁴) et qu'il y aurait un risque sanitaire pour le bétail. Mais c'est aussi en raison de cette trop forte densité que ces animaux (et en particulier le bouquetin qui, protégé par la loi, n'est plus chassé) ne se tiennent plus à leur place. Tel cet éleveur qui aimait, quand il était petit, monter au sommet de la montagne pour voir des chamois : « aujourd'hui on les trouve sur la route de Beaufort ». Tel autre prétend avoir travaillé à la tronçonneuse pendant une heure sans effrayer un chamois qui se trouvait à proximité. Les bouquetins, moins farouches encore, s'approchent des chalets.

Entre sauvage et domestique : les commensaux

- 34 Une mention particulière doit être faite au sujet des animaux qui sont considérés comme des commensaux. On l'a déjà entrevu au sujet des marmottes. On nous signale qu'elles se mêlent aux vaches, qu'il y en a à côté des chalets, mais qu'elles ne « sont pas du tout apprivoisées ». Les marmottes font partie de l'environnement familial en été, sans avoir cependant d'interactions avec les hommes : elles demeurent « méfiantes ». Si les éleveurs reprochent aux bouquetins, chamois et autres cerfs – animaux considérés comme sauvages – d'être un peu trop familiers et de ne pas garder leurs distances, certains ne détesteraient pas des marmottes moins farouches, ce qui laisse penser que pour eux les marmottes sont commensales du troupeau. Mais l'intérêt porté aux commensaux est particulièrement évident en ce qui concerne les hirondelles. Six exploitants évoquent spontanément leur inquiétude. Selon deux d'entre eux, elles ont disparu : les nids sont vides depuis quelques années. Robert, dans les Bornes, a eu la chance de voir l'an dernier un couple revenir nicher dans sa grange, c'est très rare selon lui et « c'est magique ». Un éleveur du Beaufortain (très averti sur les oiseaux par ailleurs) fait une observation méticuleuse des hirondelles et s'interroge sur les causes de leur disparition.

De l'entre-deux

- 35 Il y a donc, un entre-deux du sauvage et du domestique. En matière d'espèces, l'entre-deux, ici symbolisé par les hirondelles, est composé d'animaux qui fréquentent les établissements humains, y trouvent leur domaine, mais ne provoquent aucun dommage (ou des dommages si faibles que leur présence est tolérable). En tant qu'espace, l'entre-deux, c'est le parcours, les parcs ou l'alpage éloignés que l'on pâture avec des génisses, des moutons et qu'on entretient peu ou pas. D'accès ou de topographie difficile, il se situe souvent en frontière avec la forêt.
- 36 Cette émergence de l'entre-deux, comme une catégorie qui prend sens pour les agriculteurs, est nette dans la façon dont certains d'entre eux parlent du paysage et de ses évolutions. Pour beaucoup d'agriculteurs, un paysage ne vaut que s'il est travaillé par l'agriculture. La friche est le symbole de l'abandon et de la disparition de l'activité agricole. Pour eux, le « beau paysage » par excellence est le Beaufortain (Savoie) ¹⁵. Ce paysage réunit les signes de la réussite de l'agriculture tant sur le plan économique et social que sur le plan de la gestion du territoire : absence de friche dans les parcelles, forêt contenue en haut des versants, délimitation bien marquée entre les prairies et la forêt, forte emprise agricole dans les pentes, bâti qui a su garder un caractère

« traditionnel ». Mais cette référence à un paysage séparant clairement le domestique, entretenu et « propre » du sauvage n'est plus exclusive.

- 37 Ainsi, pour nombre de jeunes agriculteurs, une certaine fermeture du paysage avec un embroussaillage des fortes pentes n'est plus perçue comme le symptôme d'une crise de l'agriculture. C'est une évolution considérée comme normale du fait des conditions modernes de l'exercice du métier : la diminution de la main-d'œuvre et la recherche d'une moindre pénibilité du travail par la mécanisation expliquent l'utilisation privilégiée des secteurs les plus plats. Une emprise agricole maximale sur les versants ne se justifie plus : le maintien d'espaces ouverts autour des villages et dans les zones mécanisables suffit. C'est sur ces secteurs que le travail agricole doit s'exercer et maintenir des prairies « propres ». Les secteurs plus difficiles peuvent être laissés à l'abandon ou être utilisés pour un pâturage extensif. Cette acceptation d'une maîtrise incomplète des ligneux dans certaines zones qu'ils utilisent constitue une évolution notoire dans les représentations qu'ont les agriculteurs de leur rapport à la nature : intermédiaire entre le sauvage et l'espace domestique, l'entre-deux fait de plus en plus partie de leur univers.

Un rapport esthétique qui, fréquemment exprimé, peut nuancer les appréciations dictées par le métier

- 38 La question du beau et du laid est presque systématiquement présente quand il est question de paysage. On apprécie les paysages ouverts : « le paysage sera-t-il aussi beau s'il n'y a plus que de la forêt ? », s'interroge cet éleveur des Bornes. L'ensauvagement du pays, la progression des friches et des peuplements forestiers, font l'objet d'une réprobation qui est à la fois morale et esthétique. Il faut des parcelles bien tenues, dans lesquelles les « épines » ne progressent pas trop, où l'on ne voit ni vératres ni arcosses (car quand on « voit des vératres et des arcosses dans un alpage, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de travail dessus »), et cela, seuls les « petits éleveurs » peuvent le faire, car les autres n'ont pas le temps « d'entretenir le paysage ». Mais cette sensibilité au paysage s'exprime aussi dans des remarques dispersées concernant les milieux, les infrastructures et les constructions. Si les feuillus ont tendance à fermer le paysage, ils sont préférés aux plantations de sapins, et s'il y a du bois à couper dans ces régions, il vaut mieux éviter les coupes rases : ce qu'il faut c'est « entretenir les lisières ». On critique les poteaux EDF dans les prés, on déplore la trop grande densité de routes goudronnées en montagne, on reconnaît que les bâtiments d'exploitation sont généralement trop grands et « disproportionnés ». Ici, dans les Bornes, on déplore le mitage des résidences secondaires dans le bas du pays ; là, en Beaufortain, on se félicite de politiques communales qui, pour les constructions nouvelles, ont tenté de garder le style de la région : du coup « ce n'est pas trop dégradé, c'est assez joli ».
- 39 Si elle n'est jamais évoquée au sujet des sangliers, la beauté de l'animal peut venir nuancer une appréciation négative des dommages dont il est l'auteur. Ainsi, tout en se plaignant de dégâts, trois éleveurs avouent aimer voir les cerfs brouter leur prairie les matins de printemps. Plus nombreux sont ceux qui aiment voir des chamois, et, de ce fait, leur pardonnent une tendance à investir l'espace domestique. Cette beauté est aussi volontiers accordée aux renards (« le soir à la tombée de la nuit, c'est joli ») aux lièvres (« quand on tombe dessus, c'est un plaisir... c'est des choses qu'on apprécie sans être

chasseur, quelque part c'est un privilège») à certains oiseaux : le coq de bruyère, les hirondelles, le gypaète barbu (« on a la chance de voir ça depuis 1985 »).

- 40 Cette sensibilité esthétique à l'environnement naturel transparait enfin dans les nombreuses allusions à la beauté des fleurs. En dehors des plantes de cueillette, les plantes les plus fréquemment citées sont des plantes à fleurs. Certains les cueillent pour faire des bouquets, deux d'entre eux ayant même avoué couper des fleurs protégées, mais qui sont en abondance dans leur secteur (lys martagon). D'autres prétendent préférer voir une prairie toute fleurie que de faire un bouquet (« les fleurs sont plus belles dans la nature que dans un vase »).

La biodiversité

- 41 Dès que le terme de « biodiversité » est introduit dans l'entretien, et lorsqu'il n'y a pas confusion, ou que le malentendu est dissipé, le discours change. Le mot, manifestement, ne fait pas encore partie du vocabulaire des éleveurs : il vient de l'encadrement technique et administratif.
- 42 À quatre reprises, il y a confusion avec l'agriculture biologique (à laquelle ils se sont convertis, ou dont ils espèrent s'approcher) et deux éleveurs, avant de se ressaisir, assimilent la préservation de la biodiversité au sauvetage de races d'animaux domestiques en voie d'extinction (ce qui n'est pas faux d'ailleurs). À plusieurs reprises, on dit que « c'est un mot à la mode » et, ce « mot à la mode » renvoie directement à des mesures incitatives et des sigles, comme d'ailleurs le terme de paysage. Les éleveurs évoquent de nombreux sigles : OLAE (Opération locale agri-environnementale), PHAE (Prime herbagère agri-environnementale), CTE (Contrat territorial d'exploitation), CAD (Contrat d'agriculture durable) ou PEZMA (Programme d'entretien des zones menacées d'abandon). Les éleveurs savent fort bien que, qui dit biodiversité dit mesures agri-environnementales, contrats et primes, Natura 2000 et cahiers des charges. Comme le dit crûment cet éleveur du Beaufortain : « la biodiversité, c'est de la paperasse... on entend ce terme dans des réunions, mais parfois on fait la sourde oreille »¹⁶, alors que son collègue est plus direct : « la biodiversité c'est beaucoup de discours et peu de moyens ». Le discours est manifestement destiné à adresser un message à qui de droit (donc à ceux qui sont impliqués dans les mesures favorables à la biodiversité), tout en faisant une présentation avantageuse de soi. Selon les cas, le discours, de descriptif qu'il était jusqu'alors, devient revendicatif ou justificatif.

La biodiversité, une affaire de citadins ou l'affaire des paysans ?

- 43 Neuf éleveurs mettent ainsi en avant une certaine exaspération envers ces nouveaux objectifs auxquels les citadins aspirent, et les contraintes que les « écolos » viennent leur proposer, moyennant des compensations (toujours insuffisantes, bien sûr). « La biodiversité, c'est une aspiration de citadins à trouver le paradis dès qu'ils sortent de la ville ». Or, « on n'a pas besoin de citadins pour nous dire ce qu'on pense » et la biodiversité était là, bien avant que les militants de la FRAPNA¹⁷ ne s'en soient rendu compte. Ce qui est mis en avant dans ces discours, c'est la crainte de contraintes supplémentaires, d'une perte d'autonomie : l'idée que les éleveurs de montagne n'ont pas besoin des conseils des protecteurs de la nature pour travailler et qu'il ne leur faut surtout pas « de gardes chiourmes ».

- 44 Mais le discours le plus fréquent est justificatif. Quinze éleveurs développent ainsi l'argument selon lequel, s'il y a une biodiversité intéressante dans leurs parcelles, c'est qu'ils ont jusqu'alors bien travaillé. L'idée est que « préserver la biodiversité, c'est exploiter sans abîmer » et que « nos pratiques la préservent ». Ces protecteurs de la nature, que les adeptes du discours revendicatif prétendent redouter, sont ici pris à témoin et viennent à point nommé légitimer les bonnes pratiques des éleveurs de montagne : « ici, on fait ce qu'il y a à faire, d'ailleurs la FRAPNA l'a reconnu, il y a de la diversité ».
- 45 Quatre autres exploitants, tout en reprenant à leur compte l'idée selon laquelle l'élevage montagnard, tel qu'il s'est pratiqué jusqu'alors, est favorable à la biodiversité, disent faire du mieux qu'ils peuvent, mais que les contraintes ne leur permettent pas de mieux faire : la biodiversité, dit ainsi cet éleveur des Bornes « c'est une bonne chose mais les réalités économiques ne permettent pas de tout faire ce qu'il faudrait faire » : il faut certes limiter la fumure, mais il faut aussi produire pour vivre. Il semble que, pour ses trois collègues, ce soient les contraintes de travail qui limitent l'aptitude à préserver la diversité biologique : l'idée est que l'on entretient du mieux que l'on peut, mais que « l'on n'a que deux bras ».
- 46 Enfin, parmi ces 19 discours d'auto-justification, six ajoutent que la présence même de l'agriculture et de l'élevage est favorable, en tant que telle, à la diversité biologique. En effet, celle-ci décroît avec la fermeture du paysage, ou plus exactement, avec la progression des friches et des bois, augmente la diversité d'une faune de mammifères (celle qui dérange l'éleveur et n'est plus menacée) et diminue la diversité de la flore, des insectes et des oiseaux.

Revendications

- 47 Le message que la majeure partie de ces éleveurs des Alpes adresse à ceux qui se présentent comme les défenseurs et les gestionnaires de la biodiversité est simple. Certes, il y a eu des excès, « l'agriculture intensive a détruit une partie de la flore », « il y a eu trop de productivisme », mais « nous, on est dans une région préservée », et, si « des espèces » qui vous préoccupent et qui sont protégées « sont là, c'est que les pratiques sont bonnes », que nous faisons une « agriculture à taille humaine » qui sait que « la nature il faut l'entretenir, la respecter et ne pas abuser ». Aussi, ne cherchez pas à nous rajouter des contraintes et faites nous confiance pour préserver la biodiversité qui vous intéresse : nos efforts pour maintenir des paysages ouverts et notre façon de traiter les prairies ne la mettent pas en danger. Gardons nous des excès et c'est ce qui conviendra à la biodiversité : « ni tout production, ni tout protection » ! En revanche, signalent dix exploitants, si vous vous préoccupez vraiment de préserver la biodiversité, allez voir ce qui se passe en plaine (ou « en bas »), là où il y a de la « monoculture intensive », ou même ici (deux remarques vont dans ce sens), du côté du tourisme et des stations de sports d'hiver.
- 48 Appuyées sur ces discours de légitimation professionnelle, on voit poindre trois revendications chez ceux qui ne se contentent pas de demander qu'on les laisse tranquilles. La première est qu'il convient de mettre les moyens : on ne pourra pas mieux travailler que ce que nous faisons déjà sans une compensation suffisante des contraintes, disent en substance certains éleveurs. La seconde, pas nécessairement formulée par les mêmes, est qu'il faudrait que les procédures d'aide et de contrôle soient plus simples, plus souples et gérées par la profession elle-même. Évoquant ainsi les procédures pour

l'homologation d'un site Natura 2000, un agriculteur du Beaufortain dit que ce n'est pas « la paperasse », mais que ce sont « les bras qui entretiennent le terrain ». Un de ses collègues, fort intéressé par la démarche des CTE (en fait ils étaient déjà remplacés par les CAD), insiste : « on veut bien accepter les idées venant de la ville, mais les décisions doivent être prises localement ». La troisième revendication (elle n'est exprimée explicitement que par deux agriculteurs, mais elle pointe à l'horizon des dix discours ayant accusé la « monoculture » ou « l'agriculture à grande vitesse » de détruire la biodiversité) est plus générale et porte sur une « réforme de l'agriculture » : il faut cesser d'aider la « monoculture », « arrêter » les pesticides et se préoccuper de la diversité partout et pas seulement dans les zones où elle a été mieux préservée qu'ailleurs, alors que « dans le Bassin parisien et toulousain, on fait comme si de rien n'était ». Il faut cesser d'avoir une politique agricole qui favorise les grandes exploitations, car sur ces grandes exploitations on n'a plus le temps ni le goût d'entretenir le paysage et quand il s'agit de la nature, on ne fait pas dans le détail.

Un certain commerce avec les protecteurs

- 49 Les éleveurs de notre échantillon ont tous eu affaire aux militants de la FRAPNA ou avec des gestionnaires chargés de promouvoir Natura 2000 ou des mesures agri-environnementales. Si certains, selon leurs affirmations, se seraient bien passés de ces contacts, d'autres, plus nombreux, y ont saisi l'occasion de légitimer leurs pratiques aux yeux de spécialistes. Mais, au delà de ces attitudes, il est certain que le commerce qu'ils ont ainsi entretenu avec des naturalistes a permis à certains agriculteurs d'élargir le champ de leur curiosité pour les espèces sauvages et les milieux. Ainsi, en tendance, les éleveurs du Vercors (qui ont de fréquents contacts avec les techniciens du parc naturel régional), sont parmi ceux qui citent le plus d'espèces, tant en ce qui concerne les plantes et les champignons que les oiseaux et les insectes ¹⁸.
- 50 Quatre éleveurs (dont trois en Vercors) sont manifestement attirés par les oiseaux : ils citent plus de dix espèces présentes et discutent sur l'évolution de leurs effectifs. La majorité des éleveurs (quinze) est moins passionnée et évoque de deux à six espèces d'oiseaux, souvent en relation avec leur rôle fonctionnel. L'un d'entre ces derniers, tout en évoquant peu d'espèces au cours de l'entretien, semble les observer avec intérêt. Il relate même une controverse qu'il a avec un ornithologue de la FRAPNA qui n'a pas trouvé de râle des genêts là où lui en a repéré. Dans les Bornes, trois exploitants sont même assez « branchés » sur le gypaète barbu : l'un, fort satisfait, en apparence (et en dépit d'un contentieux avec ASTERS, et le conservatoire des espaces naturels de Haute-Savoie), que le haut de son alpage ait été un site de réintroduction, l'autre regrettant que les gypaètes réintroduits à côté de chez lui soient partis ailleurs : c'est comme s'ils lui avaient faussé compagnie...

* * *

- 51 Il convient maintenant de relativiser la présentation que nous avons faite de la façon dont les éleveurs perçoivent et apprécient la biodiversité. D'abord, l'échantillon étudié n'est aucunement représentatif : il porte sur un faible nombre d'exploitants, répartis dans trois petites régions des Alpes du Nord et sélectionnés en raison même de l'intérêt qu'ils portent à la nature. Désirant comprendre comment des agriculteurs reconstruisent leur

métier dans un contexte où de nouvelles fonctions de l'agriculture sont conjointement exigées et valorisées, nous avons focalisé notre attention sur des individus chez qui l'on pouvait voir émerger une nouvelle conception du rapport qu'ils peuvent entretenir avec la flore et la faune, ou qui peuvent trouver des compromis entre leurs aspirations et leurs représentations et celles des environnementalistes. De même avons-nous mis en valeur ce qui, dans leurs discours, paraissait significatif (ou surprenant), plus que ce qui relevait manifestement des lieux communs de la profession.

- 52 Ensuite, il s'agit là d'un instantané, pris dans un contexte changeant. Les représentations des éleveurs sur la nature et sur la diversité biologique ne sont pas figées. Si, comme nous l'avons saisi, elles sont largement dépendantes de leurs pratiques (absence de chasse, permanence des cueillettes, point de vue professionnel dominant sur la faune et la flore), elles évoluent en fonction d'événements (comme l'arrivée du loup ou, à l'inverse, la disparition d'une espèce à la présence de laquelle on était habitué) et des contacts entretenus avec les militants de la protection de la nature et les gestionnaires de l'environnement. Nos éleveurs demeurent agricole-centrés, mais, du fait même qu'ils ont été conduits à prendre langue avec des militants de la FRAPNA ou des agents d'un parc régional, ils disposent de connaissances nouvelles qu'ils intègrent à leur stock de savoirs empiriques, et de concepts nouveaux, qu'ils réinterprètent selon leur propre vision du monde. L'avenir dira s'il s'agit là d'une acculturation – d'une écologisation du métier d'éleveur – ou si l'on peut y déceler les prémises d'une élaboration nouvelle : les savoirs, les savoir-faire et l'éthique professionnelle d'une agriculture multifonctionnelle.

NOTES

1. Philippe FLEURY, Raphaël LARRÈRE, Jean-Marcel DORIOZ, Emmanuel GUISEPELLI, Chloé JULLIAN et Carole BIRCK, « Gestion concertée de la biodiversité, agriculture et développement local en montagne », dans *Montagnes méditerranéennes*, n° 18, 2003, pp. 65-74.
2. Voir aussi les travaux complémentaires réalisés par Isabelle Mauz et Jacques Rémy dans un autre secteur des Alpes du Nord : Isabelle MAUZ et Jacques RÉMY, « Biodiversités et agriculteurs des Alpes du Nord », dans *Fourrages*, n° 179, 2004, pp. 295-306.
3. Sergio DALLA BERNARDINA, « L'invention du chasseur écologiste », dans *Terrain*, n° 13, 1989, pp. 130-139.
4. Isabelle MAUZ, *Gens, cornes et crocs*, Antony/Paris/Versailles, CEMAGREF éditions/CIRAD/INRA éditions, 2005, 259 p.
5. Raphaël LARRÈRE et Martin de LA SOUDIÈRE, *Cueillir la montagne : plantes, fleurs, champignons en Gévaudan, Auvergne, Cévennes et Limousin*, Lyon, La Manufacture, 1987, 254 p.
6. Edelweiss, lys martagon, muguet, marguerite, rhododendron, orchis vanille, « orchidées », violettes, gentianes bleues.
7. En dehors d'une relation esthétique sur laquelle nous reviendrons.
8. Selon Isabelle Mauz, on dit aussi des « sanglochons ».

9. D'autres mammifères sont évoqués plus rarement et décrits sans commentaire : belettes (quatre citations) fouines (deux citations) écureuils (trois citations). Nulle mention des chauves-souris et, plus surprenant parce qu'elles interfèrent avec l'activité agricole, des taupes.
10. Huit citations sur dix. Les deux autres, une dans les Bornes et une en Vercors, sont purement informatives.
11. Isabelle MAUZ et Céline GRANJOU, « L'affaire des marmottes de Prapic. Des frontières familières à l'épreuve d'une expérimentation de contraception animale », dans Valérie CAMOS et al [dir.], *Homme et animal. La question des frontières*, à paraître aux éditions Quæ.
12. Christian, en Vercors, élève et garde en permanence des brebis laitières et, s'il a eu des attaques, il ne semble pas avoir eu de pertes importantes à déplorer.
13. Isabelle MAUZ, *Gens, cornes et crocs*, ouv. cité.
14. Il apparaît en fait que les épidémies de kérato-conjonctivite (qui peuvent entraîner la mort de 10 à 20 % des animaux atteints) ne sont pas dues à une trop forte densité de chamois (ou de bouquetins) mais à la promiscuité entre ces ongulés sauvages et des troupeaux de moutons contaminés. S'il peut y avoir ensuite diffusion de la maladie entre les populations de chamois, ce sont généralement des animaux domestiques qui sont à l'origine de l'épidémie (communication de Dominique Gautier, vétérinaire et président du conseil scientifique du parc national de la Vanoise).
15. Emmanuel GUISEPELLI, *Le paysage comme objet et outil de négociation des actions de développement dans les Alpes du Nord*, Thèse de doctorat de géographie humaine sous la direction de Yves Luginbühl, Université Paris I, 2001, 2 volumes, 551 f° + annexes.
16. Dans le même ordre d'idées, un éleveur du sud des Alpes a dit récemment à l'un d'entre nous : « la biodiversité ? Voyez ça avec ma femme, c'est elle qui s'occupe de tous les papiers ! ».
17. FRAPNA : Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature.
18. Quatre éleveurs seulement – dont trois du Vercors – évoquent des insectes ; encore deux d'entre eux ne font-ils que citer une espèce : le premier « un grillon » dont lui a parlé « la FRAPNA », le second « les abeilles », parce qu'elles doivent souffrir, à son avis, des produits que l'on utilise contre les campagnols. Un seul semble s'être vraiment intéressé aux insectes : il déplore « l'appauvrissement d'une grande variété d'insectes » et donne à l'appui de sa remarque la disparition du grand capricorne, des phasmes et de la grande sauterelle. Le dernier se contente d'évoquer les insectes qui font des ravages dans les forêts des Bornes et dit sa passion pour les fourmis (rien que les fourmis) qu'il aime observer.
-

RÉSUMÉS

Ce travail sur les représentations de la biodiversité des éleveurs des Alpes du Nord s'appuie sur une trentaine d'entretiens semi-directifs. Cette enquête révèle tout d'abord un rapport professionnel à la « nature ». Les éleveurs apprécient la diversité de la flore prairiale avec le point de vue de la production animale. Tous se préoccupent de l'influence, souvent positive selon eux, de la diversité sur l'appétence de l'herbe. Pour autant, ces appréciations dictées par le

métier sont fréquemment nuancées par un rapport esthétique à la nature. Les éleveurs interrogés apprécient la beauté de paysages, d'animaux ou de fleurs. Dès que le terme de « biodiversité » est introduit dans l'entretien, le discours change toutefois. Il se fait justificatif, beaucoup d'éleveurs développent l'argument selon lequel, s'il y a une biodiversité intéressante dans leurs parcelles, c'est qu'ils ont bien travaillé. Les représentations des éleveurs ne sont pas figées, elles évoluent. Elles sont largement liées à leurs pratiques (permanence des cueillettes, point de vue professionnel dominant sur la faune et la flore) mais elles évoluent en fonction d'événements (comme l'arrivée du loup) et des contacts qui se développent avec les militants de la protection de la nature et les gestionnaires de l'environnement.

Raphaël LARRÈRE, Philippe FLEURY and Loriane PAYANT, "Nature" for livestock farmers: a survey on social representations of biodiversity in the French Northern Alps

This paper is based on about thirty interviews of livestock farmers from the French Northern Alps, questioned on their relationship and representations of "nature". First of all, this survey reveals an original professional relationship with "nature". The diversity of the alpine flora is appreciated from the point of view of animal production. All farmers are concerned by the influence of diversity on the appetency of grass. This influence is regarded as a positive fact by most of the farmers we met. Such an opinion, motivated by professional skills, is frequently associated with aesthetic considerations. The beauty of landscapes, animals or flowers, takes a place in their opinion on "nature". But as soon as the word "biodiversity" is introduced in the interview, the views change. Farmers tend then to justify themselves, claiming that if the biodiversity present in their fields is of any value, it means that they have worked well and deserve recognition. Farmers' representations of biodiversity are in fact changing. These representations are directly related to professional practices (persistence of gathering activities, dominant professional point of view on fauna and flora) but they are also evolving in response to events (i.e. the arrival of the wolf in the French Alps) and contacts with activists of nature protection NGO's and environmental managers.